

déguisements, ces détours et ces reticences. Vous voyez que le tout est bien simple, et que cette énigme sera moins meurtrière que celle du sphinx.

« A présent, je vous adresserai à mon tour une dernière prière. Je suis une pauvre femme très-simple, très-bourgeoise, pour qui le premier bien, à défaut de bonheur, doit être la tranquillité et le calme. Vous vous direz sans doute qu'après avoir adouci, avec une si gracieuse obligeance, les tristes détails qui ont suivi pour moi la mort de M. Dunoyer, il serait mal à vous d'apporter dans mon existence un élément d'émotion et de trouble que je ne dois pas connaître.

« J'ai peu d'expérience, mais il me semble qu'une femme de vingt deux ans ne peut pas être sœur, par le cœur, d'un jeune homme de vingt-neuf, quand elle ne l'est pas par le sang; ce sont là des illusions de roman, et, comme je n'en ai jamais lu, peut-être je m'en exagère la portée.

« Voici donc ma prière : vous m'écrirez encore une lettre bien courte et bien sage, pour me dire que vous me pardonnez toute cette pitoyable série de petites rancunes sans motif et de sottises reticences sans excuse. Ensuite notre correspondance en restera là; vous rentrerez dans le monde, non pas pour vous faire spahis ou bedouin, mais pour y vivre selon votre rang, et vous créer plus tard une famille de votre choix.

« L'homme n'est pas plus fait pour voyager constamment dans le pays des songes, que pour courir sans cesse les grandes routes; pour être éternellement rêveur, que pour être éternellement touriste. Revenez donc de bon cœur à la vie positive, la réalité a ses devoirs et l'illusion ses dangers.

« Quant à moi, je ferai des vœux sincères pour votre bonheur; je ne songerai à vous qu'avec une vive reconnaissance pour ce temps de répit que je passe dans ma chère maison de Saint-Tropez, et je me dirai constamment, du fond de l'âme, votre dévouée servante,

« LUDOVISE D. »

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

« Avignon, 8 janvier 1847.

« Oui, madame, ma lettre sera courte; elle sera sage; car quelle sagesse plus grande que celle qui consiste à assurer le bonheur de sa vie ?

« Maître Calixte Ermel se charge de vous dire ce qu'était la marquise Ottavia Belperani; moi, je n'en ai pas le courage, et il m'a semblé d'ailleurs qu'il y aurait pour votre regard et pour votre cœur quelque chose de moins blessant, à ce que ce nom et cette image fussent retracés par la plume du bon vieux notaire que par la mienne.

« Moi, voici ce que j'ajoute à sa lettre : je vous aime, et je vous demande, comme le seul bonheur que je puisse espérer en ce monde, de vouloir bien m'accorder votre main.

« CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER A M. CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, 17 janvier 1847.

« Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je ne connais pas le langage et le cérémonial de la vie mondaine; j'ignore comment une femme plus civilisée que moi répondrait à votre démarche; mais je me croirais coupable de dissimulation et d'hypocrisie si je ne vous disais pas qu'elle m'a causé une vive émotion, et que j'en garde

une reconnaissance profonde. Oui, au milieu de mes soucis et de mes chagrins, à travers l'uniforme mélancolie d'une destinée qui couvre un voile de deuil et que j'ai voué d'avance à la médiocrité, à la résignation et au travail, ce sera pour moi un doux souvenir que celui du moment où un homme tel que vous m'a jugé digne d'être sa compagne. Que le sentiment qui vous a dicté votre lettre soit plus spontané que réfléchi; que je doive y voir l'élan d'une imagination romanesque plutôt que l'infailliable instinct du cœur; j'aurais certainement mauvais grâce à vous chicaner là-dessus; je ne dois apprécier que la démarche en elle-même, et elle est assez honorable pour que je vous en remercie.

« Peut-être ai-je tort de vous parler avec franchise, ce qui me rassure, c'est ce que je vais ajouter. Non, monsieur je ne dois pas prendre au mot un entrainement dont vous vous repentiriez plus tard. Songez qu'il ne s'agit pas cette fois d'une maison à vendre ou à louer, mais de deux existences à fixer à jamais. Songez qu'en acceptant je deviendrais responsable, non-seulement de votre malheur si je ne réussissais pas à vous rendre heureux, mais du mien si je trouvais dans cette union des déceptions et des larmes. Je sais bien que vous ne me reprocheriez jamais ni ma pauvreté, ni l'humilité de ma condition, ni l'imprudent coup de tête qui nous aurait donnés l'un à l'autre; et pourtant, je le sens, pour me causer d'horribles souffrances, il suffirait d'un mot, d'un geste, d'un nuage, d'une ombre qui trahirait malgré vous-même ce qui se passerait en vous.

« Je suis susceptible et fière comme toutes les personnes qui, n'ayant pour noblesse qu'une certaine dignité morale, craignent de la compromettre ou de la laisser offenser. Si je m'apercevais qu'une arrière-pensée de regret vint peu à peu me dérober votre affection, je ne me pardonnerais pas de m'être confiée en elle, et chacun de mes remords creuserait un nouvel abîme entre nous. Je serais plus malheureuse que les femmes qui trouvent dans leur ménage des chagrins immérités; ceux-là, on doit avoir tant de plaisir à les pardonner! Mais souillir par ma faute, être obligé à la fois de m'accuser et de douter de vous, ce serait un affreux supplice. Par pitié pour moi et pour vous-même, ne m'y exposez pas!

« Cette lettre est déjà trop longue; je la résume en quelques lignes: vous êtes millionnaire, et je suis pauvre: vous portez un beau nom, et je suis une humble plébéienne. Enfin, dans la seule rencontre qui nous ait placés un moment en face l'un de l'autre, et vous ai vu et vous ne m'avez pas regardée. Quo d'amour ne faudrait-il pas pour aplanir les deux premiers de ces obstacles, et comment, en songeant à la troisième de ces objections, croire à un amour sérieux et durable ?

« Quoi qu'il en soit, monsieur, je veux finir cette lettre comme je l'ai commencée, en vous assurant que la vôtre m'a vivement émue, que, pour repousser la demande qu'elle contient, il m'a fallu réfléchir, et que ce refus, inspiré par une prévoyance dont vous me saurez gré plus tard, ne change rien à ma reconnaissance et à mon dévouement.

« LUDOVISE D. »

CHARLES DE VARNI A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

« Avignon, 27 janvier 1847.

« M'accuserez-vous, madame, d'une sagacité trop peu respectueuse si je réponds d'abord à ce que vous appelez votre troisième objection? Nous nous sommes rencontrés une fois; vous m'avez vu, et je ne vous ai pas regardé: voilà du moins ce que vous me